

La philosophie sans présupposition et la *Science de la logique* de Hegel

JEAN-CHRISTOPHE ANDERSON, *Université d'Ottawa*

RÉSUMÉ : L'œuvre de Hegel est souvent perçue comme l'exemple le plus spectaculaire d'une philosophie cherchant à ordonner la totalité de la connaissance à l'intérieur d'un système auquel rien n'échapperait. Sans viser à contredire cette idée, cet article se propose de démontrer comment celle-ci est parfaitement compatible avec une autre importante ambition de Hegel, qui pourrait à première vue paraître contradictoire, à savoir le souhait d'élaborer une philosophie ne reposant sur absolument aucune présupposition. En prenant pour observatoire le commencement du système hégélien, c'est-à-dire le projet d'une nouvelle logique s'autoconstruisant, il devient possible de constater que Hegel ne déroge jamais aux exigences qu'il se fixe lui-même. Combiner les idéaux d'une pensée de l'absolu et d'une pensée entièrement pure exige cela dit de concevoir l'entreprise philosophique comme une entreprise circulaire, et non plus, à la manière des premiers modernes, comme une entreprise d'inspiration géométrique.

Introduction

Le point de départ de la philosophie de Hegel paraît au premier abord difficilement conciliable avec l'intention, clairement énoncée dans plusieurs textes, d'élaborer une pensée absolument dépourvue de présupposition. Hegel ne trahit-il pas en effet, en identifiant comme premier principe un concept métaphysique aussi chargé que « l'être », un désir *non questionné* d'atteindre l'absolu par l'entremise d'une notion omni-englobante? Comment, sans maintenir silencieusement une préférence inaugurale pour la totalité et l'universel, aurait-il d'ailleurs pu soutenir d'emblée que la philosophie est « nécessairement système¹ »? Et comment aurait-il pu extraire

de la plus véritable indétermination un savoir encyclopédique aussi riche? D'un point de vue *extérieur*, il pourrait sembler raisonnable, voire nécessaire, d'accorder à l'*esprit* systématique de la philosophie de Hegel un primat sur sa *lettre*, ou à tout le moins sur certaines de ses prétentions initiales.

Le corpus hégélien, pour autant que l'on accepte de suivre son déploiement, offre néanmoins une certaine résistance à une telle hypothèse. Hegel faisait effectivement remarquer que l'on ne saurait affirmer quoi que ce soit au sujet d'une philosophie se voulant sans présupposition sans d'abord rejoindre sa marche afin de vérifier que nos analyses ne reposent pas elles-mêmes sur une logique infondée et irréfléchie². Il importe, semble-t-il, d'examiner de manière *immanente* les ambitions premières de Hegel. Et cette unique exigence fournit d'elle-même un programme bien défini : afin d'évaluer les fondements de la philosophie hégélienne faisant l'objet de doutes, il faut préalablement se prêter au jeu et s'assurer de pouvoir répondre à une question très simple : à quoi correspond exactement, pour Hegel, une philosophie sans présupposition? L'examen requis nous renvoie naturellement au commencement du système hégélien, à ses premiers pas, et alors l'avenue à explorer est indiquée par Hegel lui-même, qui soutint à plus d'une reprise que la *Science de la logique*³ (*SL*) se trouvait à la source de sa pensée.

Cet ouvrage, quoique indéniablement aride, se voit introduit par une série de courts textes dont la fréquentation s'avère pour nous d'une utilité inestimable. Leur examen nous permettra d'abord de comprendre pourquoi, selon Hegel, (1) l'élaboration d'une philosophie sans présupposition était synonyme de l'élaboration d'une nouvelle logique dépassant les insuffisances des travaux de ses prédécesseurs, et en particulier ceux de Kant. Ces considérations se montreront à leur tour indispensables afin (2) de dégager de ses apparentes contradictions le point de départ de la logique hégélienne et d'exposer le sens véritable de cet énigmatique commencement que Hegel associe à la pensée de l'être pur. Expliciter minutieusement ces deux seuls éléments, loin de constituer une simple redite, représente une étape essentielle pour tout jugement ultérieur du système de Hegel. Nous chercherons en conséquence à démontrer que la logique

hégélienne, à travers le caractère novateur de son tracé initial, parvient à supprimer l'apparente dissonance créée par le désir de mettre au monde une philosophie de *l'absolu* ne s'appuyant sur *rien*.

1. L'exigence d'une pensée sans présupposition et le statut de la logique

Quel que soit notre avis au sujet du système final de Hegel, l'on ne saurait raisonnablement nier que l'intention de constituer une philosophie sans présupposition fait figure de leitmotiv à travers son œuvre. Hegel ne cachait nullement ses intentions : « ainsi faut-il que le commencement soit un commencement absolu ou, ce qui signifie ici la même chose, abstrait ; il ne lui est pas permis de présupposer quoi que ce soit⁴ ». L'ensemble des remarques à venir, qui seront pour la plupart puisées au sein de textes ayant pour but d'introduire la *SL*, ne vise donc pas à justifier *a priori* le contenu de l'ouvrage qui constitue le véritable commencement du système hégélien. Ces précisions ne doivent en réalité servir qu'à nous approcher du point de vue requis pour la mise en marche de la pensée. Kervégan formule le tout avec élégance : « il s'agit moins d'indiquer et de justifier le contenu déterminé du point de départ – car le faire serait le déduire, donc le défaire de son immédiateté – que de rendre possible, en entr'ouvrant l'espace de la pensée pure⁵ », l'exercice d'un *penser* pur, ou d'une nouvelle logique.

1.1. La logique comme chemin « s'auto-construisant »

De l'aveu de Hegel lui-même, le projet d'une philosophie sans présupposition découle de la « transformation complète que la manière de penser philosophique a subie⁶ » au confluent des *xviii^e* et *xix^e* siècles. La parution de la *Critique de la raison pure*, mais aussi les événements de la Révolution française, témoignaient pour lui du point de vue plus élevé atteint par la conscience de soi de l'esprit au moment où le chantier de la *SL* se mettait en branle. L'idée de Hegel, avec cette œuvre imposante, se comprend donc ainsi : affranchir la logique de tous les préjugés l'affligeant de l'extérieur, et la hisser, puisqu'elle aussi est fille de son temps, au point de vue de la liberté et de l'autodétermination. « [L]'esprit nouveau [...] n'a pas encore

donné trace de lui en elle⁷ », lit-on dans la préface de la première édition de la *SL*. C'est un défaut auquel Hegel entendait remédier. Mais pourquoi, dans le cadre de l'élaboration générale d'une pensée libre et sans présupposition, commencer par actualiser la logique, et non pas un autre pan de la philosophie ? En fait, pour qui entrevoit la radicalité de l'entreprise hégélienne, il est clair que le souhait de « recommencer par le commencement » ne pouvait aller de pair qu'avec une démarche logique. Tout autre point de départ prête en effet le flanc à la critique. Le simple fait que les autres sciences, des mathématiques à la zoologie⁸, aient un objet et une méthode différents l'un de l'autre témoigne par exemple d'une scission en elles, d'une décision appelant une justification *préalable*. Ce contenu et cette méthode, dans les sciences en général, sont au surplus reçus de l'extérieur, puis adoptés sous forme de lemmes. On ne demande pas à l'arithmétique, fait notamment remarquer Hegel dans son *Encyclopédie*, de justifier la nécessité du nombre : on la lui concède sans exiger d'explication. Or, il est manifeste qu'une pensée pure, sans présupposition, ne peut se contenter d'un tel commencement relatif, et le primat de la logique tient justement au fait qu'elle seule parvienne à éviter cet écueil. Pour autant que l'on entende bien ce que Hegel désigne par « logique », à savoir une science de la pensée, ou, plus simplement et plus justement, la pensée se pensant elle-même, le statut insigne de cette discipline s'impose de lui-même. En tant que « chemin qui se construit lui-même », la logique *est* la pensée qui gagne la « subsistance-par-soi et [l']indépendance à l'égard du concret⁹ », la pensée qui, chez soi, n'a affaire qu'à elle-même¹⁰.

Tâchons de préciser cette affirmation. Le *contenu* de cette nouvelle logique, puisqu'il est, avant de se déployer, le simple « penser qui conçoit¹¹ », ne peut assurément s'engendrer qu'au fil du parcours de la pensée. Pour l'examiner, il faut, inévitablement, penser et concevoir. Il est donc clair qu'il ne saurait être présupposé ; les catégories avec lesquelles opère toute pensée coïncident avec l'entreprise logique elle-même. L'idée est analogue pour ce qui est de la *méthode* logique, qui ne correspond à rien d'autre qu'aux règles et aux lois de la pensée. Elle ne peut non plus être reçue de l'extérieur, dans la mesure où elle est un élément constitutif de la pensée qui

conçoit; c'est elle qui la dirige. Pour reprendre les mots de Hegel, la méthode est « l'âme immanente du contenu lui-même¹² ». La stratégie se résume alors ainsi : la pensée se déployant librement détermine le *contenu* vivant de la logique, et la réflexion de celui-ci en pose et en engendre les *règles*. C'est donc dire que la logique possède le don unique de pouvoir croître à partir d'elle-même, ce que confirme au demeurant la *SL*, dans laquelle chaque catégorie est engendrée par le simple approfondissement de l'auto-examen de la pensée. En ce sens, la logique reflète parfaitement les aspirations modernes à l'autodétermination. L'on pourrait sans doute être tenté d'objecter que la discipline présuppose à tout le moins qu'elle est une science qui se construit elle-même, mais cette réplique est superficielle : la logique, de fait, *ignore à l'avance ce qu'elle est*. Une pensée authentiquement libre, selon Hegel, se retrouve initialement seule, et c'est justement pourquoi elle ne peut que prendre la forme d'une logique, d'une pensée se pensant.

Les dernières remarques font voir assez clairement que Hegel récusait l'idée d'une logique prise comme « simple forme d'une connaissance », devant recevoir sa matière « suivant une autre provenance¹³ ». Offrir à la science une figure pleinement changée impliquait effectivement, pour Hegel, l'abandon de cette identification réductrice de la logique aux seules conditions formelles de la vérité : cette séparation naïve de la forme et du contenu de la connaissance est une présupposition qui ne peut résister longtemps aux exigences de la philosophie. On présuppose, dans la logique traditionnelle, « que le matériau de la connaissance est présent en et pour soi comme un monde tout prêt en dehors de la pensée » ; « que la pensée est pour elle-même vide » ; que chacune des deux sphères est « séparée de l'autre » ; et qu'il existe une hiérarchie entre l'objet achevé pouvant se passer de la logique et la pensée prise comme « comme forme molle indéterminée » devant « s'accommoder à l'objet¹⁴ ». En clair, la logique habituelle interprète l'organisation de la pensée comme ce qui *s'applique* à la teneur de la connaissance, c'est-à-dire à son contenu indépendant, à ses énoncés, au lieu de voir, comme l'établira à terme une logique sans présupposition, qu'elle est « la teneur elle-même¹⁵ ». Si la séparation de la pensée et de la réalité, lorsqu'elle fut

initialement accomplie par l'entendement réfléchissant, représentait le « commencement de la connaissance », l'erreur des modernes consiste à n'avoir pas poussé jusqu'à son terme cette réflexion visant à dépasser l'immédiat concret et à le déterminer en s'en séparant, et ce, malgré les évidentes contradictions qui la traversent. Hegel écrit ainsi, avec une pointe d'ironie, que la philosophie de son époque, en cessant de suivre le déploiement de la pensée pure jusqu'à l'« élévation de la raison au-dessus des limitations de l'entendement¹⁶ », a reflué.

1.2. La refonte de la logique et le projet kantien

Cette critique, qui cherche sans contredit à faire de Kant l'un des artisans de ce reflux, a de quoi surprendre. L'on pourrait, en sens contraire, être naturellement porté à soutenir que la logique pure à laquelle aspirait Hegel se retrouvait déjà dans le programme du criticisme. Kant n'a-t-il pas clairement fait valoir la nécessité première pour la pensée de se connaître elle-même¹⁷? Et en conférant un sens transcendantal au logique, la révolution copernicienne de *Critique de la raison pure* ne réunit-elle pas l'objet et la pensée? La parenté des démarches est flagrante, et affirmer que Hegel a établi les grandes lignes de son programme logique en s'inspirant de Kant relève aujourd'hui du truisme¹⁸. Comme Kant, Hegel tente d'exhiber une logique émergeant directement de la spontanéité de la pensée et étant constamment en jeu dans notre expérience. L'usage des catégories, écrit-il, transparaît « dans tout comportement naturel de l'homme¹⁹ ». Ce n'est à son avis que par la clarification de ces concepts – geste tout à fait kantien – que l'on peut espérer passer d'un agir inconscient et disloqué à un agir intelligent et libre, dans la sphère de la pensée comme dans la sphère de l'action humaine.

S'il faut ainsi reconnaître la dette qu'entretient Hegel à l'égard de la doctrine kantienne des catégories, chacun sait également que le tournant critique, examiné à la lumière du problème du commencement, n'offrait rien de satisfaisant à ses yeux. De l'avis de Hegel, Kant conserve une vision obstinément formaliste de la logique, ce qui explique d'ailleurs le criant manque de justification de ses catégories. Examinons le reproche. Il est bien connu que le kantisme dégage des formes qui ne comportent aucune application

aux choses en soi, mais, croyant être témoins d'un tour de force, l'on se demande rarement, déplore Hegel, comment un schéma aussi curieux a pu finir par s'imposer. Cette impossibilité d'atteindre la chose ne serait à vrai dire que la conséquence du maintien des présuppositions d'une logique surannée au milieu de percées véritables. Il est certes vrai que la logique transcendantale prend ses distances avec l'ancienne logique faisant abstraction de son contenu. En associant les catégories de l'entendement aux conditions de possibilité de l'expérience, Kant offre à celles-ci une dignité indéniable. Mais cette promotion, puisqu'elle ne va pas de pair avec un rejet complet de la vieille logique, engendre aux yeux de Hegel d'absurdes contradictions. Les catégories, privées de l'intuition sensible, demeurent chez Kant des *formes* vides. Et ce dualisme de la forme et du contenu participe au maintien d'un autre préjugé majeur : Kant n'envisage jamais de lester son système de l'idée d'un objet indépendant et parfaitement accompli, la *chose en soi*. C'est ce qui le contraint finalement à introduire la sphère de l'expérience phénoménale, au sein de laquelle le logique, bien qu'il soit en lui-même « quelque chose de non-vrai²⁰ », car purement formel, puisse être l'un des éléments constitutifs d'une connaissance légitime. On se retrouve alors avec une mécanique d'une rare incongruité : les catégories, transcendantales, formelles et non-vraies, participeraient d'une connaissance vraie qui ne connaîtrait pourtant pas l'objet tel qu'il est en soi. Autant dire que la connaissance vraie est quelque chose de non-vrai, et nier le projet même du connaître²¹. Hegel se permet cette tirade : « c'est comme si on attribuait un discernement juste à un homme, en ajoutant qu'il ne serait pourtant pas capable de discerner quoi que ce soit de vrai, mais seulement du non-vrai²² ». La comparaison illustre de façon éclatante en quoi il est absurde, pour la philosophie moderne, de continuer à *présupposer* la séparation de l'être et de la pensée.

La charge hégélienne est d'autant plus forte qu'elle souligne avec justesse que tout en octroyant aux catégories une validité pour l'expérience, la critique kantienne n'a opéré en elles aucune modification. Elle les a pour ainsi dire laissées identiques à la manière dont les pensait la logique formelle. L'accusation n'est pas

mince : si Kant a indéniablement changé le statut des formes de la pensée, il n'aurait pas senti la nécessité d'en changer la figure. Bien au contraire, il les aurait tout simplement empruntées directement, de façon lemmatique, à l'histoire de la logique, et plus particulièrement à Aristote, à qui il reprochait ironiquement d'avoir établi la liste des concepts purs de l'entendement à la manière d'un rhapsode²³. C'est ce que Kant, au demeurant, reconnaît lui-même selon Hegel, lorsqu'il prétend trouver chez le Stagirite un « précoce achèvement » de la logique, et qu'il évite par le fait même de se lancer dans l'entreprise pour le moins intimidante d'une totale refonte de cette science. Le fait est que Kant n'a pas examiné les formes de la pensée en et pour elles-mêmes, préférant supposer qu'elles épousaient mystérieusement les différents types de jugement. Il n'a donc pu offrir à ces formes une justification plus solide qu'un simple appel à l'expérience²⁴. On lit effectivement, dans le chapitre de la *Critique de la raison pure* où s'opère la « déduction transcendantale » des catégories, que, du fait que ces catégories sont « *de cette espèce et de ce nombre*, une raison se laisse tout aussi peu fournir qu'on en peut donner du fait que nous ayons ces fonctions du jugement et non pas d'autres, ou de ce qui fait que l'espace et le temps sont les seules formes de notre intuition sensible²⁵ ». Kant, aussi étonnant que cela puisse paraître, aurait présupposé le cœur de sa logique.

C'est là au fond l'essentiel du reproche que lui adresse Hegel : sa logique ne jouit d'aucune nécessité parce qu'elle n'est pas un chemin s'auto-construisant sans intervention extérieure. Elle est plutôt une pensée séparant sans raison forme et contenu, et donc marquée par des divisions statiques dont ne peut se satisfaire une philosophie véritablement critique. En souhaitant, avant la mise en marche de la pensée, « déjà y voir clair dans la connaissance²⁶ », Kant s'est lui-même condamné à développer un système imparfait et truffé de préjugés. Ce n'est pas un hasard si les « formes-de-pensées bien connues » sont chez lui « comme les os sans vie d'un squelette, qui plus est, répandus en désordre²⁷ ». Les déterminations de l'entendement n'étant pas, dans le système kantien, puisées à même la marche libre de la pensée, elles ne peuvent qu'apparaître fixes et sans unité organique ; elles sont mortes. D'où l'urgence d'une logique

absolument dépourvue de présuppositions qui, en s'élaborant à partir d'elle-même, pourrait dynamiser son contenu en même temps qu'elle le purifierait.

Il a jusqu'ici été montré que le projet hégélien d'une philosophie sans présupposition prend vie, dans la *SL*, par l'exposition de l'organisation de la pensée dans son activité immanente, et par l'abandon de la conception logique qui s'est maintenue, pour le dire un peu simplement, d'Aristote jusqu'à Kant. La logique hégélienne, si réputée pour sa complexité, nous apparaît en fin de compte motivée par une unique ambition : reprendre les choses à partir d'un commencement véritablement pur. Pour l'instant, néanmoins, ce commencement à partir duquel doit être extrait l'ensemble du système de Hegel demeure fort obscur, et nous nous trouvons toujours dans l'impossibilité d'attester de l'absence véritable de présupposition dans la mise en marche réelle de la pensée hégélienne. Si le programme que nous venons d'esquisser offre une profondeur nouvelle aux prétentions de Hegel, il reste encore à voir de quelle manière ce programme se réalise.

2. Recommencer le commencement

Il est en effet indubitablement plus simple d'affirmer que le projet d'une philosophie sans présupposition doit débiter par l'exposition systématique du développement nécessaire de la pensée que d'amorcer l'entreprise logique elle-même. Car où trouvera-t-on un commencement absolument pur ? Et comment s'assurer qu'il ne soit vicié par aucun préjugé ? C'est dans un court texte intitulé « Par quoi faut-il faire commencer la science ?²⁸ » que Hegel expose sa réponse, sous la forme d'une courte proposition : le commencement doit être l'être pur. Le tout mérite certes quelques explications, puisqu'une telle référence à « l'être » – concept métaphysique on ne peut plus lourd – paraît aller en sens contraire du projet d'élaborer une philosophie nouvelle ne reposant sur rien d'autre qu'elle-même. Bien qu'à nouveau notre tâche ne soit pas de *justifier* ce point de départ, il demeure tout de même légitime de chercher à fournir la raison de son intelligibilité²⁹. Ce n'est qu'en écartant les objections qui semblent

ici entraver le projet de la philosophie hégélienne que nous pourrions comprendre de quelle manière il respecte les exigences qui l'animent.

2.1. *Un commencement problématique*

Le désarroi face à la difficulté de commencer une philosophie sans présupposition découle des acquis de la conscience moderne : « c'est seulement dans les temps modernes, soutient Hegel, que l'on a pris conscience que c'est une difficulté que de trouver un commencement en philosophie³⁰ ». Il suffit de retourner en arrière pour le constater : le point de départ constituait un enjeu bien moins embarrassant pour les Anciens (particulièrement pour les penseurs présocratiques, remarque Hegel), parce que ces derniers n'avaient d'intérêt que pour le principe de toutes choses, que pour le commencement « objectif » de la science. Ils ne s'intéressaient guère à la *manière* d'entreprendre leurs enquêtes³¹. Thalès fait de l'eau un principe absolu, alors qu'Anaxagore opte pour le Noûs, mais ni l'un ni l'autre ne méditent sur le commencement « en tant qu'il est quelque chose de subjectif³² ». Tous deux se lancent dans leurs exposés de manière indifférente et dogmatique. De leur côté, les philosophes modernes, refusant de commencer « comme en tirant un coup de pistolet³³ », ne se sentent plus dispensés, souligne Hegel, de réfléchir sur la manière de s'y prendre dans la connaissance et sur la manière d'arriver légitimement à un principe premier. L'agir *subjectif*, c'est-à-dire l'acte du connaître lui-même, est compris par eux comme un moment essentiel de la vérité, ce qui fait en sorte qu'ils ne peuvent plus séparer le choix de ce qui vient en premier et la méthode empruntée pour arriver à ce choix. Hegel, nous l'avons expliqué, se concentre avant tout sur la logique par désir d'unir la *forme* et le *principe* de la philosophie. Ainsi lit-on : « le *principe* doit être aussi *commencement*, et ce qui est le *prius* pour la pensée doit être aussi ce qui est le *premier* dans la *marche* de la pensée³⁴ ». Toute démarche préservant un écart entre le principe de la philosophie et le penser y menant, ne peut, cela est clair, rendre compte de la validité de ce penser initial.

L'exigence moderne, incontournable, entraîne néanmoins avec elle une antinomie en apparence insoluble, qui est d'autant

plus embêtante qu'elle semble miner la possibilité d'élaborer une pensée sans présupposition. Car qui admet que le commencement doit être quelque chose d'absolument premier selon l'ordre de la pensée s'expose aux critiques longtemps adressées aux philosophies dogmatiques, sans toutefois pouvoir trouver une échappatoire. Pourquoi cet immédiat-ci et non pas un autre ? Comment justifier le choix du point de départ et être certain de son potentiel si plus rien ne doit être pensé avant celui-ci ? Suivant sa forme, le commencement de la philosophie moderne ne peut être qu'un objet *immédiat*, mais suivant sa nature, nous découvrons qu'il doit simultanément se présenter comme quelque chose de *médiatisé*, c'est-à-dire comme *présupposant* une certaine justification le rendant nécessaire et non purement contingent³⁵. L'une des deux exigences devrait-elle primer sur l'autre ? Hegel offre une réponse allant en sens contraire : « Le commencement de la philosophie doit nécessairement être, ou bien quelque chose de *médiatisé*, ou bien quelque chose d'*immédiat*, et il est facile de montrer qu'il ne peut être ni l'un ni l'autre ; du coup, l'une ou l'autre manière de commencer trouve sa réfutation³⁶ ». Cette déclaration, même après plusieurs relectures, ne livre pas d'elle-même son secret. À vrai dire, pour Hegel, il n'y a rien au ciel, ou dans la nature, ou dans l'esprit, qui ne contienne à la fois l'immédiateté et la médiation. Mais puisque le rapport entre ces deux opposés ne sera mis au clair qu'au sein même de la logique, il ne peut, en commençant, contraindre son lecteur à le suivre aveuglément. Il suggère donc plutôt une démarche raisonnable : éviter la précipitation et revenir en amont des catégories qui semblent nous bloquer la voie (médiate, immédiate, principe objectif, principe subjectif, etc.), pour simplement « considérer comment le commencement *logique* apparaît³⁷ ». Le commencement passe pour impossible aux yeux du sujet philosophant parce que son objection est extérieure au mouvement de la pensée. Pour dénouer l'aporie, *il faut simplement vouloir entrer dans la science*. Il faut, autrement dit, coller à l'exigence d'une pensée sans présupposition, et à la tâche, précédemment décrite, d'une logique n'étant que le chemin de la pensée s'autodéterminant. Pour Hegel, semble-t-il, s'en tenir au commencement en tant qu'il doit se produire dans l'élément de la

pensée qui est libre pour elle-même suffira à montrer, à terme, que l'antinomie perçue est illusoire.

L'oubli de cette résolution pourtant peu complexe – laisser sa pensée se déployer librement – engendre encore un paradoxe qui retarde une fois de plus notre entrée en la matière. Pour les lecteurs de Hegel, il est flagrant que le point de vue qu'adopte la *SL*, c'est-à-dire celui d'une pensée n'étant plus freinée par des oppositions statiques et ayant « abandonné le savoir qu'elle avait d'elle-même comme d'un être qui serait en face de l'ob-jectif³⁸ », est la vérité ultime de la conscience. Le savoir pur est, de fait, le point d'orgue de la *Phénoménologie de l'esprit (PhE)*. L'entreprise logique, du fait qu'elle prétende ne s'appuyer sur rien, cacherait-elle donc paradoxalement un présupposé aussi majeur qu'un livre entier? Hegel affirme sans détour, en 1832, que sa logique a « la science de l'esprit en son apparaître pour présupposition, une présupposition qui contient et exhibe la nécessité et, par là, la preuve, de la vérité du point de vue constitué par le savoir pur³⁹ ». La logique, doit-on comprendre, ne s'ouvre qu'à la condition que la conscience ait ramené à elle une extériorité désormais définie comme la « sienne propre⁴⁰ », ce qui paraît prouver que le développement d'une pensée libre ne présupposant plus rien est impossible puisqu'il exige, de manière contradictoire, un travail préalable de la conscience. Sans nier qu'il s'agisse là d'un problème interprétatif important, il est permis de refuser de situer le commencement de la science hégélienne dans les premières pages de la *PhE*, et de soutenir que la logique ne renonce jamais à être l'exposition d'une pensée s'engendrant elle-même sans présupposition. Comme on peut d'ailleurs le comprendre en survolant la première version de la *Doctrine de l'être*, se rapporter à la *PhE* comme à l'authentique commencement de la philosophie ne fait que déplacer le problème, dans la mesure où le point de départ de la conscience, dans la certitude sensible, implique lui aussi déjà la présupposition (inconsciente) du savoir absolu⁴¹. Mais en quel sens, dès lors, devrions-nous comprendre les remarques de Hegel situant son premier ouvrage « avant » l'entreprise logique?

Puisqu'elle est soulignée dans le cadre d'une introduction *extérieure* à la science, il apparaît plus que plausible que la présupposition qu'est la marche de l'esprit en son apparaître n'est présupposition que pour l'œil du philosophe déjà dans l'élément de la science et sondant rétrospectivement son cheminement. Pour la conscience ordinaire, ou pour le philosophe dont la conversion à l'hégélianisme n'est pas encore parfaitement réalisée, la *PhE* est l'inverse d'une présupposition : elle est l'entreprise *venant à bout* des présuppositions, elle est « une perte de soi-même⁴² ». Son résultat final demeure « purement formel, sans contenu propre⁴³ », car le savoir vrai, en se posant, a simultanément nié tout savoir phénoménal. C'est là le « côté négatif⁴⁴ » de la logique. Il est donc cohérent de croire que la pensée ayant atteint le seuil de la logique, après la *PhE*, ne présuppose plus rien. Si elle découvre le savoir pur, ce n'est pas, à ses yeux du moins, au sens d'une déduction consciente et assumée du point de départ de la science. Ce simple jeu de perspectives éclaircit avec succès l'un des volets du rapport ambigu entre la *PhE* et la *SL*. S'il paraît exagéré de faire du premier texte un ouvrage dont l'utilité est purement négative, l'on peut néanmoins se rallier, même du point de vue du philosophe, à l'interprétation modérée faisant de lui une propédeutique⁴⁵ à la science hégélienne. Nous en revenons alors à cette simple idée, déjà répétée mainte fois : pour que le commencement, issu du savoir pur, reste immanent à sa science, « il n'y a rien d'autre à faire que de considérer ou, bien plutôt, en mettant de côté toutes les réflexions, toutes les opinions que l'on a par ailleurs, de seulement accueillir *ce qui est donné*⁴⁶ », sans chercher d'emblée à survoler son parcours. L'essentiel, pour débiter, est de prendre la pensée pour elle-même.

2.2. L'être pur comme immédiateté absolue

En clair, les multiples faces du problème du commencement se dissoudront d'elles-mêmes à condition que l'on accepte, en un premier temps, d'« oublier sa particularité⁴⁷ », et que l'on prenne pour unique résolution – qui peut être vue comme un vouloir arbitraire⁴⁸ – de « considérer la *pensée en tant que telle*⁴⁹ ». Ayant fait nôtre la volonté d'écarter toute immixtion en la pensée et de

prendre le commencement dans sa pure immédiateté, nous ne savons qu'une seule chose, à savoir que ce commencement doit être un commencement abstrait, n'ayant aucun fondement connu. Et alors apparaît enfin de lui-même notre point de départ dans toute son « évidence » : l'immédiateté simple, dans son expression véritable, n'est rien d'autre que l'être pur. Cette équation est plus aisée à appréhender qu'il n'y paraît. Il faut simplement éviter d'envisager le concept de l'être pur comme celui d'une « chose » immédiate; l'être pur n'est pas une substance immédiate, il est *l'immédiat lui-même*. Car que reste-t-il pour la pensée se voyant à l'œuvre, une fois ses présuppositions mises à l'écart, sinon une idée vague de l'être en général, « sans aucune détermination ni remplissement supplémentaire⁵⁰ »? Cet être pur n'est donc pas l'*objet* de la pensée libre, et Hegel ne cherche pas à prouver qu'il existe une pensée inaugurale d'un être, ce qui supposerait une distinction impossible dans l'élément du savoir absolu. Le commencement de la logique est la pensée qui saisit immédiatement son être, point. Houlgate formule la chose ainsi : la pensée ayant mis de côté toute présupposition concernant son propre contenu ne peut penser à rien, sinon au simple fait qu'elle est, d'une manière totalement indéterminée et à déterminer⁵¹. Il importe ici d'insister sur cette totale indétermination afin de préserver la pureté, voire la « vacuité⁵² » du commencement de la philosophie.

À proprement parler, il faudrait même remarquer que l'être n'est pas un « commencement », car d'où tiendrait-il une quelconque justification pour ce titre? Ce n'est qu'*au fil* du procès de la logique qu'il la conquerra. C'est ce que Hegel confirme en remarquant qu'une souche de la philosophie critique – il pense ici à Reinhold – a, dans son errance, exhibé cette considération essentielle que la progression philosophique est en réalité « une *rétrogradation* ramenant dans le *fondement*, à l'*originnaire* et au vrai dont dépend et par quoi est, en fait, produit ce avec quoi l'on a commencé⁵³ ». La logique, nous l'avons déjà partiellement annoncé, s'établira progressivement sous la forme d'un cercle dans lequel ce qui est premier deviendra aussi dernier et ce qui est dernier deviendra aussi premier⁵⁴. L'être pur surgit certes comme l'immédiateté

même, mais il ne pourra être justifié comme commencement (c'est-à-dire devenir médiatisé) qu'au terme de la logique, lorsque l'idée absolue, ou l'unité concrète de toutes les catégories, confirmera son rôle initial. L'important, pour nous, n'est pas de comprendre dans le détail comment s'effectuera un tel retour, mais plutôt de voir que cette circularité nous force à reconsidérer, *in fine*, le statut de l'exigence d'une pensée sans présupposition. C'est un critère qui vise moins à offrir à la science des « assises pures », des « fondations » pour une entreprise d'inspiration géométrique, qu'à permettre au sujet philosopant de s'immiscer dans le mouvement circulaire de la pensée. Le commencement, une fois situé dans le tout de la science, apparaîtra de toute façon pour ce qu'il est vraiment : un immédiat-médiatisé. C'est pourquoi Hegel pouvait annoncer, en introduisant son texte, que le commencement n'est ni simplement médiatisé ni purement immédiat. Mais pour nous qui nous arrêtons aux portes de la logique et qui ne pouvons par conséquent envisager qu'un commencement unilatéral, l'essentiel est de retenir que l'être pur, en tant que point de départ non développé, dépourvu de contenu, « n'est pas encore, dans le commencement, véritablement connu⁵⁵ ». Il est dans cette optique primordial, pour Hegel, de réprimer la tentation de dire quelque chose à propos de l'être. Il n'est ni une substance indéterminée, ni une matière appelant une forme : il est seulement ce qui est totalement vide. Bien que cela puisse paraître déroutant, Hegel assure qu'il n'est aucunement besoin « de plus amples réflexions et points de jonction⁵⁶ » pour commencer à philosopher.

Le problème du commencement d'une philosophie sans présupposition, malgré les innombrables remarques devant nécessairement l'accompagner, se règle ainsi par une réponse très brève : la pensée pure s'identifie initialement à l'être pur. Comme nous le mentionnions d'entrée de jeu, l'intention de Hegel dans les textes introductifs à la *SL*, et par conséquent la nôtre, n'était pas d'offrir une justification à ce commencement, mais d'en clarifier le sens, qui peut de prime abord paraître, admettons-le, brutalement abstrait. Le projet hégélien d'une pensée sans présupposition se révèle plutôt, comme nous venons de le constater, brutalement simple.

Conclusion

L'on ne saurait évidemment prétendre, en fin de parcours, avoir effacé de manière définitive les tensions apparentes se trouvant à la source du système hégélien. Le travail accompli demeure cela dit non négligeable : un survol des textes introductifs à la *SL* a permis d'établir sans détour qu'une philosophie ne présupposant absolument rien, pas même son objet ou sa méthode, prenait initialement la forme, pour Hegel, d'une logique pure ou, ce qui est désormais la même chose, d'une pensée posant de façon dynamique son contenu et ses règles « dans les calmes espaces » où, « parvenue à elle-même », elle « n'[a] d'être que dans elle-même⁵⁷ ». Ce rejet de la logique traditionnelle, s'il a pu paraître engendrer certaines difficultés relatives au commencement, a finalement permis de cerner dans toute sa simplicité le point de départ de la logique hégélienne, l'être pur. Au lieu de constituer un concept « axiomatique » se retrouvant à la base de la logique, ce commencement, nous l'avons mentionné, doit être envisagé comme une porte d'entrée dans le cercle de la pensée, qui est et qui se développe à partir et surtout à travers l'unité de toutes les catégories logiques. Cette dernière précision est capitale. Elle nous oblige en définitive à réévaluer la valeur véritable des doutes que suscite le plus communément le système absolu de Hegel : bien que ce dernier prétende développer sa philosophie en ne prenant initialement appui sur aucun *donné* reçu de manière non critique, il est désormais clair que cette prétention ne va nullement de pair avec une tentative d'échapper à la règle du *ex nihilo nihil fit*. Penser sans présupposition ne veut pas dire penser à partir du vide, mais plutôt penser de manière à laisser la pensée se développer selon son mouvement propre, afin de pouvoir en extirper le nécessaire contenu. Hegel reconnaîtrait donc sans problème que le commencement de la logique entretient déjà un certain rapport avec la totalité. Mais pour le découvrir, la seule avenue possible est de laisser la pensée se déployer librement, bref, de ne pas préjuger la pertinence d'une pensée systématique. Pour le dire encore autrement, la *SL* nous contraint à envisager selon une perspective nouvelle l'apparent contraste créé par le rapprochement des prétentions initiales et du résultat final du système de Hegel. D'un point de vue immanent, le

système de la philosophie hégélienne, dans son *prius*, ne contient aucune présupposition, et c'est précisément pourquoi il peut se targuer d'entretenir, dès ce *prius*, un étroit rapport avec la totalité.

Il va sans dire que le libre déploiement de l'être pur en une *science* absolue mériterait son propre examen. Notons néanmoins que le passage de ce premier concept aux autres catégories logiques, dans l'optique hégélienne, ne devrait poser aucun problème, pour autant que l'on accepte, en tant que sujet philosopant, de laisser ce premier concept se mouvoir et se développer en lui-même et par lui-même. La pensée, croit Hegel, doit assister en spectatrice aux valse de l'Idée sans dicter le chemin à suivre⁵⁸. Ce serait ainsi une erreur de croire que la méthode dialectique à l'œuvre dans la *SL* représente, à coup sûr, une présupposition injustifiée : elle est en fait la marche de la Chose même dans toute sa liberté, une « marche sans interruption, pure, n'accueillant rien de l'extérieur⁵⁹ ». Chaque catégorie, lorsque examinée attentivement, s'avèrera contenir en elle – et permettre par le fait même – sa propre négation, son *autre*. Si la dynamique des engendrements peut varier d'une catégorie à l'autre, il n'en demeure pas moins que la totalité de la science spéculative hégélienne se développera en préservant, à chaque nouveau pas, sa relation avec l'immédiateté première que nous avons cherché à exhiber⁶⁰. Chaque nouvelle catégorie révélera une nouvelle tranche du contenu de l'être indéterminé. C'est pourquoi l'on peut affirmer que l'« idée absolue », qui marque la fin de la *SL*, réunit le contenu entier de l'œuvre au sein de son commencement et vient justifier ce point de départ. La totalité se dévoile au final comme étant toujours déjà présente au cœur de la pensée.

-
1. G. W. F. Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques. I – La science de la logique* (1817), 2e éd., trad. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 1979, § 7, p. 158.
 2. *Id.*, *Science de la logique. I – L'être*, trad. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 2015, « Préface » (1832), p. 43.
 3. Pour un traitement exhaustif de la question du commencement chez Hegel, cf. Frank Fischbach, *Du commencement en philosophie. Étude sur Hegel et Schelling*, Paris, Vrin, 1999.

4. G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, op. cit., « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 81 ; cf. *Id.*, *Encyclopédie des sciences philosophiques. I – La science de la logique* (1830), op. cit., § 78, p. 342.
5. Jean-François Kervégan, « La science de l'idée pure » dans *Archives de philosophie*, vol. 75, n° 1 (été 2012), p. 205.
6. G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, op. cit., « Préface » (1812), p. 27.
7. *Ibid.*, p. 28.
8. Cf. *Id.*, *Encyclopédie des sciences philosophiques. I – La science de la logique* (1817), op. cit., § 1, p. 153.
9. *Id.*, *Science de la logique. I – L'être*, op. cit., « Introduction » (1832), p. 60.
10. Bernard Bourgeois, « Avant-propos » dans G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, op. cit., p. 16.
11. *Ibid.*, « Introduction » (1832), p. 49.
12. *Ibid.*, « Préface » (1812), p. 31.
13. *Ibid.*, « Introduction » (1832), p. 50.
14. *Ibid.*, « Introduction » (1832), p. 51.
15. *Ibid.*, « Préface » (1832), p. 38.
16. *Ibid.*, « Introduction » (1832), p. 52.
17. Cf. Immanuel Kant, *Critique de la raison pure*, trad. A. Renaut, Paris, Flammarion, 2007, p. 65 (AK, IV, 9).
18. Terry Pinkard, « How Kantian Was Hegel ? » dans *The Review of Metaphysics*, vol. 43, n° 4 (juin 1990), p. 831.
19. G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, op. cit., « Préface » (1832), p. 33.
20. *Ibid.*, « Introduction » (1832), p. 53.
21. Joël Biard et al., *Introduction à la lecture de la Science de la logique de Hegel. I*, Paris, Aubier Montaigne, 1981, p. 18.
22. G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, op. cit., « Introduction » (1832), p. 53.
23. Immanuel Kant, op. cit., p. 163 (AK, III, 93 ; IV, 66).
24. Richard Winfield, *Hegel's Science of Logic. A Critical Rethinking in Thirty Lectures*, Plymouth, Rowman and Littlefield Publishers, 2012, p. 27.
25. Immanuel Kant, op. cit., p. 206 (AK, III, 116).
26. G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, op. cit., « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 79.
27. *Ibid.*, « Préface » (1832), p. 33.

28. Les prochaines remarques s'appuient plus directement sur la version de 1832 de ce texte.
29. Joël Biard et al., *op. cit.*, p. 14.
30. G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, *op. cit.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 77.
31. Cf. *Id.*, *Phénoménologie de l'esprit*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Flammarion, 2012, « Préface », p. 80.
32. *Id.*, *Science de la logique. I – L'être*, *op. cit.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 77.
33. *Ibid.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 77-78.
34. *Ibid.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 78.
35. Cf. *Id.*, *Encyclopédie des sciences philosophiques. I – La science de la logique* (1817), *op. cit.*, § 2, p. 154.
36. *Id.*, *Science de la logique. I – L'être*, *op. cit.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 77.
37. *Ibid.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 78.
38. *Ibid.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 80.
39. *Ibid.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 80.
40. Frank Fischbach, *op. cit.*, p. 177.
41. L'on remarque ainsi un fort parallélisme entre les deux premiers grands ouvrages de Hegel. Jean-François Kervégan parle même d'une « relation de présupposition circulaire » entre les deux livres (*loc. cit.*, p. 201).
42. G. W. F. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, *op. cit.*, « Introduction », p. 119-121.
43. Bernard Bourgeois, *loc. cit.* dans G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, *op. cit.*, p. 12.
44. G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, *op. cit.*, « Introduction » (1832), p. 66.
45. Jean-François Marquet, *Leçons sur la Phénoménologie de l'Esprit de Hegel*, Paris, Ellipses, 2004, p. 12.
46. G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, *op. cit.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 80.
47. *Id.*, *Leçons sur la Logique*, trad. Nuée-Wittmann, Paris, Vrin, 2007, p. 35-36, cité par Jean-François Kervégan, *loc. cit.*, p. 206.
48. *Id.*, *Science de la logique. I – L'être*, *op. cit.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 81.
49. *Ibid.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 81.
50. *Ibid.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 81.
51. Stephen Houlgate, *The Opening of Hegel's Logic*, West Lafayette, Purdue University Press, 2006, p. 31. – Cette reformulation du premier

moment de la logique est ouvertement cartésienne. L'on se gardera néanmoins sagement d'identifier totalement le doute temporaire de Descartes et le point de vue adopté au commencement de la logique hégélienne.

52. G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, *op. cit.*, « Être » (1832), p. 103.
53. *Ibid.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 84.
54. Cf. *Id.*, *Phénoménologie de l'Esprit*, *op. cit.*, p. 69.
55. *Id.*, *Science de la logique. I – L'être*, *op. cit.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 86.
56. *Ibid.*, « Par quoi faut-il commencer la science ? » (1832), p. 87.
57. *Ibid.*, « Préface » (1832), p. 36.
58. *Id.*, *Encyclopédie des sciences philosophiques. I – La science de la logique* (1830), *op. cit.*, EHegadd, § 238, p. 623.
59. *Id.*, *Science de la logique. I – L'être*, *op. cit.*, « Introduction » (1832), p. 61.
60. Cf. Bernard Bourgeois, *loc. cit.* dans G. W. F. Hegel, *Science de la logique. I – L'être*, *op. cit.*, p. 13.